

Avec cela, M. le curé Gauvreau est très éloquent. Composition facile, geste à la fois gracieux et énergique, style correct : telles sont les qualités qui font le vrai orateur et qu'il possède au plus haut degré. Et ces qualités, voilà vingt-cinq ans qu'il les dépense au service de Dieu. "Bien nombreux, ajouterai-je avec M. l'abbé Roy du Séminaire de Québec, qui a prononcé le surnom de circonstance, bien nombreux, dis-je, sont les sanctuaires où sa voix a retenti, mais plus nombreuses encore sont les âmes qu'il a consolées, relevées et surtout sauvées."

Tout en étant très énergique, ce qui se lit sur sa figure, M. le curé Gauvreau est d'un caractère des plus aimables.

Il est encore jeune, n'ayant que quarante-huit ans, et, ceux auxquels l'âge donne l'espérance de vivre vingt-cinq ans, espèrent bien lui voir célébrer, à Lévis, ses noces d'or sacerdotales.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

VICTOR.

Lévis, octobre 1889.

RENCONTRE

Il y a de cela bientôt vingt ans passés, et, malgré que les places d'eau d'en bas de Québec ne fussent pas en aussi grande vogue qu'aujourd'hui, et moins fréquentées par les touristes, bon nombre s'y rendaient durant la saison des chaleurs.

Cette année là, afin de me distraire et pour me reposer de mes occupations multiples, je fus moi-même du nombre des promeneurs.

Après avoir passé quelques jours à la Rivière-du-Loup, je me disposais à prendre le bateau qui devait me ramener à Québec, et je m'étais rendu au quai, en conséquence, vers quatre heures.

M'étant informé des heures de départ du bateau, on m'annonça que ce jour-là, je ne sais trop pour quelle raison, le départ était retardé jusqu'à huit heures. Ce contre-temps me donnait donc près de 3 heures à attendre sur le quai, ce qui n'avait rien de bien attrayant pour moi au premier abord, un désappointement étant toujours chose assez désagréable.

Il en fut cependant autrement, car mes compagnons de voyage s'étant disposés à faire la pêche en attendant, je ne tardai pas à suivre leur exemple. La chose était d'autant plus agréable que ça mordait bien à l'endroit où nous nous trouvions. Un saut dans ma cabine et je revenais avec tout mon attirail de pêche—qui ne me quitte jamais en voyage.

* *

Je me préparais à lancer le premier hameçon à la mer, lorsque mon attention fut dirigée à mes côtés où un jeune étranger s'avancit justement. S'étant approché plus près, il me demanda si je pouvais lui enseigner où il aurait à louer ou à emprunter un agrès de pêche, afin de se distraire, lui aussi, durant les quelques heures qui nous restaient avant le départ du bateau.

Ne me sentant que très peu de dispositions pour la pêche ce jour-là, je m'offris avec plaisir de lui prêter ma perche de ligne, ce qu'il accepta, et je ne tardai pas à lier conversation avec lui pendant qu'il attendait le poisson.

Ayant échangé nos cartes, je lus sur la sienne :

J. S. WILLIAMSON

C'était ce qu'on appelle un *Américain*, mais je ne me rappelle plus de quelle partie de l'Etat de New-York il était originaire ; ce détail, d'ailleurs n'a rien de très intéressant et ne change rien à l'aventure dont il est question ici. J'en fais grâce à mes bienveillants lecteurs et surtout aux lectrices charmantes du MONDE ILLUSTRÉ.

* *

Nous causions de choses et autres, comme de vieux amis, depuis à peu près une demi-heure, lorsque je vis descendre du bateau une jeune fille de quinze à seize ans, tout au plus ; la charmante apparition avait de grands yeux noirs qui lançaient de doux éclairs à celui qui était l'objet de ses regards. Deux longues tresses d'ébène tombaient négligemment sur ses épaules ; une bouche et un

nez qui auraient fait envie à la belle Cléopâtre. Ajoutez à cela un costume des plus coquets dû à l'habileté d'une modiste yankee qui y avait mis tout le *chic* possible de l'art, puis, ce sans-gêne qui sied si bien aux jeunes Bostonniennes ou New-Yorkaises, et vous aurez une idée assez exacte de la brillante apparition qui me fit tressaillir—car il faut le dire bien vite, j'étais jeune alors et, depuis un séjour assez prolongé aux Etats-Unis, j'avais gardé un agréable souvenir des *petites américaines*.

Elle s'avança sur nous et, avant même que j'aie pu me remettre de cette soudaine apparition, mon compagnon me dit :

—*Mr Edward, allow me to introduce you my sister, Clara.*

Elle, avec une grâce exquise, me présentait au même instant une jolie petite main d'une blancheur éclatante que je pressai avec effusion.

A partir de ce moment la pêche ne m'occupa que très peu, et les heures s'écoulaient si promptement que le cri strident du bateau se fit entendre bien plus tôt que je ne l'espérais. Il fait si bon se promener au bord de la mer !...

* *

Vers les dix heures, après avoir pris le frais sur l'avant du vapeur, en causant avec mes gentils amis d'un jour, nous nous rendîmes à nos cabines ; quelques instants plus tard le roulis du bateau me berçait déjà dans les bras de Morphée.

Le lendemain, vers les sept heures, nous touchions à Québec ; j'eus le plaisir de revoir ma jeune amie et de la reconduire jusqu'au *stage* du Saint-Louis, puis... au milieu d'un nuage de poussière, le lourd véhicule disparut dans la direction de la côte Lamontagne.

A quatre heures, le même jour, je revis mademoiselle Williamson, sur le quai de la Compagnie du Richelieu où elle prit passage, avec son frère, sur l'un des somptueux palais flottants qui font le trajet entre Québec et Montréal.

Nous nous fîmes des signaux de la main et du mouchoir jusqu'à ce que l'éloignement du bateau eut rendu cette intéressante pantomime complètement impossible.

Je ne la revis plus... qu'en rêve, cette année-là.

* *

Un an plus tard, je me promenais tranquillement sur la terrasse Frontenac, un dimanche après-midi, en compagnie de mon ami Eugène (*), admirant une fois de plus les beautés du panorama qui se déroule à nos yeux, de ce promontoire élevé, lorsque tout à coup mon attention fut attirée sur deux promeneurs : une femme suspendue nonchalamment au bras d'un vert-galant frisant la cinquantaine.

A peine avais-je lancé un regard sur les étrangers que je reconnus sans peine dans la jeune personne ma *Clara* de la Rivière-du-Loup. Elle ne me vit pas où, du moins, ne parut pas m'apercevoir ou me reconnaître.

Je tentai cependant de me trouver encore une fois face à face avec elle, et la chose ne tarda pas. Au moment où j'arrivais au but désiré, je vis tout à coup le doigt du... mari, (était-ce bien cela ?) qui indiquait un point quelconque dans la direction de la citadelle. Les regards de la... femme, tout naturellement, se tournèrent de ce côté, et je pus avoir la certitude, une fois de plus, que c'était bien la même *Clara* de l'été précédent.

* *

Avait-elle épousé ce vieillard ? Était-ce son père ? Je ne le sus jamais, mais le souvenir de sa rencontre, de ses deux rencontres, me reste—et je suppose que vous aussi, lecteurs, vous avez des reminiscences de ce genre. C'est pourquoi vous me comprendrez.

Ed. Aubé.

Ottawa, octobre 1889

(*) Eugène Dion, noyé accidentellement en face de la Gati-neau, le 24 août dernier.

L'ORATEUR ET LE GUERRIER

Il est un art admirable qui conduit les hommes aux grandes pensées et aux grandes actions, qui, par sa noblesse et sa puissance, fait de l'être qui le possède un être supérieur, un homme complet, c'est l'éloquence. Celle-ci est, sans contredit, le premier des dons que Dieu a fait à la nature humaine.

Comme la poésie, elle a des charmes et des couleurs variées, et comme l'histoire, elle enseigne la vérité et possède l'impartialité. Mais, outre ces brillants attributs, l'éloquence réunit l'action entraînant du corps à la force et à la richesse du langage. La puissance de la parole accomplit presque sans effort ces faits étonnants et merveilleux dont l'éloquence est le principe et les armes le moyen. Certes, celles-ci ont été terribles et décisives dans leurs effets, mais où seraient, sans l'éloquence, ces hauts faits d'armes, ces fabuleux exploits qui exciteront toujours l'admiration des hommes ? N'est-ce pas à l'improvisation véhémement et hardie d'un général que les soldats s'élançaient à la victoire ou mouraient comme savaient mourir des héros ?

Napoléon, le plus grand génie militaire des temps modernes, n'a-t-il pas gagné ses plus beaux triomphes en rappelant à ses soldats la gloire de la France et les dangers qui entouraient leur patrie ?

L'éloquence a une telle puissance sur les individus que ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs actes, et qu'ils suivent, parfois malgré eux, celui qui possède à un si haut degré la puissance de la parole.

L'orateur, par la noblesse et la grandeur de sa mission, est supérieur au guerrier. Non-seulement il doit venger la société souvent lésée par des attentats et des crimes odieux, mais aussi il doit montrer aux hommes la route de l'honneur et de la vérité. Le guerrier venge les injures faites à sa patrie et à son drapeau, mais sa puissance consiste, surtout de nos jours, dans ses armes, c'est-à-dire que son succès dépend, non pas de son patriotisme, mais de la perfection de ses armes.

L'orateur, au contraire, même sans employer un style riche et sublime, entraîne les masses et s'en fait, pour ainsi dire, un jouet. N'est-ce pas à la voix magique du grand saint Bernard que se forma la seconde croisade qui, comme la première, accomplit en Orient des prodiges de valeur ? Et combien d'autres exemples je pourrais citer en ce moment.

La gloire des armes n'est pas toujours éclatante ; le conquérant qui laisse après lui des villes détruites, des campagnes dévastées, enfin la dévastation et la douleur, a la gloire, mais elle est souillée de sang. Il devient un fléau. "Il aura passé, dit Massillon, comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance."

D'ailleurs, la guerre n'est-elle pas considérée comme un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité ? On voit donc la supériorité de l'orateur véritable sur le guerrier.

Paul Dupond

LES LOISIRS D'UN HOMME DU PEUPLE

M. G.-A. Dumont a reçu de M. le lieutenant J. Chartrand (Chs des Ecorres), auteur de plusieurs ouvrages qui font sensation en France, la lettre flatteuse qui suit, en réponse à l'envoi d'un exemplaire des *Loisirs* :

St-HIPPOLYTE-DU-FORT, le 31 Oct. 1888.

Monsieur,

Votre bon souvenir m'a profondément touché. Je vous en remercie bien cordialement. Veuillez accepter tous mes compliments sur votre ouvrage que j'ai lu avec le plus vif intérêt.

Agréez, monsieur et cher compatriote, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J. CHARTRAND.
Lieutenant-instructeur.

Ecole Militaire St-Hippolyte-du-Fort, }
Gard, France.